

favorite de son patron <sup>1</sup>. Elle morte, il avait remplacé d'une manière plus ou moins régulière la prétendue affranchie par une affranchie véritable, et la vieille Cénis, jadis esclave du palais de Claude, gouverna en maîtresse, non-seulement la maison, mais même la cour de Vespasien.

Enfin l'extérieur de ce prétendant n'ajoutait pas autrement de séduction à sa cause. C'était un homme de soixante ans, de formes vigoureuses, soldat plutôt que prince. Ses traits, que des bustes remarquables nous ont conservés, ne manquent ni d'intelligence ni de finesse; mais ils trahissent et la pesanteur du vieillard et la vulgarité du plébéien. Suétone caractérise cette physionomie par une comparaison trop triviale pour être traduite <sup>2</sup>, mais que le bronze, si flatteur qu'il soit d'ordinaire, justifie singulièrement. Somme toute, chez Vespasien, l'intelligence était robuste, la fortune fut merveilleuse; mais la race était infime et l'homme resta vulgaire.

Eh bien! ce fut lui, ce personnage vulgaire par tant de côtés, qui fut transformé en envoyé du ciel. C'est cette révolution, si humainement conçue et

1. Suet., *in Vespas.*, 3.

2. Vultus veluti nitentis; unde quidam urbanorum non inficetè; siquidem petenti ut in se aliquid diceret: Dicam, inquit, cum ventrem exonerare desieris. Suet., 20. Sous le règne de Vespasien on honora, comme de raison, la mémoire de son père. Gruter rapporte au piédestal d'une statue qui aurait été celle de ce personnage l'inscription: Καλῶς τελωνήσαντι. *A l'excellent publicain.* Gruter, p. 139. Des statues lui avaient été élevées en effet avec cette inscription. Suet., *in Vesp.*, 1.

délibérée à froid entre trois préfets romains très-peu enthousiastes, qui prit un caractère d'enthousiasme, de révélation, presque de miracle. On ne manqua pas, pour Vespasien comme pour tout autre César, une fois son empire proclamé, de trouver que son empire avait été annoncé par mille présages. La boue même que Caligula avait fait jeter dans sa tunique était une image de « la patrie qui, délaissée et foulée aux pieds, devait trouver asile dans son sein ». Un bœuf furieux qui était venu tomber à ses pieds, un chien qui lui avait apporté dans ses dents une main humaine, un chêne qui avait poussé un nouveau rameau à sa naissance, un cyprès qui avait reverdi après être tombé, une dent arrachée à Néron, furent autant d'augures de sa grandeur, que la veille personne n'eût devinés, dont le lendemain personne ne douta <sup>1</sup>.

Mais c'était là le lot ordinaire de tous les Césars. Le lot particulier de Vespasien, c'est le concert de prophéties qui inaugura son avènement. Ce chef de l'Orient, sorti de la Judée pour marcher à la conquête du monde, fut précédé par toutes les voix prophétiques de l'Orient. C'étaient des astrologues qui lisaient dans le ciel des conjonctions favorables à sa fortune. C'était l'Arcadie, berceau des plus anciennes traditions de la Grèce, qui, avertie par l'oracle, fouillait un certain coin de terre, et y trouvait des

1. Suet., *in Vesp.*, 5. — Tac., II, 7, 8. — Xiphil., *ex Dion.*, LXVI, 1, 8.

vases de fabrication antique, portant l'image de Vespasien. C'était l'oracle de Paphos, sanctuaire mystérieux d'une déesse qui se faisait adorer sous la forme d'une pierre blanche et pyramidale, et dont le prêtre, consulté par Titus, le prenait à part et lui annonçait la grandeur de sa famille <sup>1</sup>. C'était le mont Carmel, dont l'autel était également sans idole et dont le prêtre présageait à Vespasien « une grande demeure, de vastes possessions, beaucoup d'hommes sous sa loi, le succès de toutes ses entreprises <sup>2</sup> ». Plus tard, à Alexandrie, le prophète et demi-dieu Apollonius, au dire de son panégyriste, déclare à Vespasien que c'est lui-même qui, par ses prières, a obtenu pour lui la royauté : et comme Vespasien demande à Apollonius le secours de sa puissance surnaturelle, celui-ci lève les mains au ciel et s'écrie : « Jupiter Capitolin, garde-toi pour lui et garde-le pour toi ! Car c'est lui qui relèvera ton temple brûlé par des mains impies. » En effet, la veille du jour où il parlait, le Capitole brûlait à Rome. Il en fut un moment de Vespasien vivant comme de Charlemagne et du roi Arthur après leur mort ; il semble que toutes les traditions fabuleuses voulussent se rattacher par quelque chose à son nom <sup>3</sup>.

Mais, avant tous ces oracles, avant même la mort de

1. Tacite, II, 1 et s. — Suétone, *in Tito*, 5.

2. Tac., II, 78. — Suet., *in Vesp.*, 5, 8 ; *in Tit.*, 5. — Maxime de Tyr, *Orat.*, 38.

3. Sur les rapports de Vespasien avec Apollonius, voyez Philostrate., V, 25, 27, 38, 41.

Néron, le Juif Josèphe, selon lui et selon les autres historiens, avait donné à Vespasien un avertissement bien autrement positif (67). Sorti de sa caverne de Jotapat après avoir échappé par miracle au mutuel assassinat que s'étaient imposé ses quarante compagnons, Josèphe s'était fait conduire au camp romain, « non comme un traître qui cherche à sauver sa vie, mais comme un ministre du Seigneur qui accomplit une mission ». Il avait demandé un entretien particulier avec Vespasien et Titus. Là, « prêtre et petit-fils de prêtre, connaissant les saints oracles », et appliquant à Vespasien la prophétie de Michée sur l'origine du Messie : « Tu crois, avait-il dit au général romain, n'avoir entre tes mains que le captif Josèphe, mais je suis un messenger chargé pour toi de bien plus grandes choses. Si je n'avais eu mission de Dieu, je connais la loi des Juifs et je sais comment un général doit mourir. Tu veux m'envoyer captif à Néron ? Pourquoi donc ? Ceux qui sont destinés à régner entre Néron et toi auront-ils donc un empire durable ? C'est toi qui es César, Vespasien, toi et ton fils qui est ici : fais-moi garder avec plus de rigueur, mais fais-moi garder pour toi seul. Non-seulement je t'appartiens, ô César ! mais la terre, la mer, le genre humain sont à toi. Je demande une prison plus dure encore, si aujourd'hui je mens à Dieu <sup>1</sup>. »

1. Jos., *de Bell.*, III, 24, 27 (8). Et unus ex nobilibus captivis, Josephus, cum conjiceretur in vincula, constantissime assevera-

Ainsi tout se réunissait pour faire de Vespasien un être prédestiné : l'astrologie, cette religion des athées, et le paganisme, cette religion des faibles ; les oracles des gentils et les prophéties des Juifs, telles du moins que le judaïsme égaré les interprétait ; le tireur d'horoscopes Séleucus, le prétendu inspiré Apollonius, et le prêtre pharisien Josèphe ; l'Occident qui soupirait après un libérateur, et l'Orient qui attendait le dominateur du monde.

On voulut même, sinon poétiser (ce n'était pas possible, et ce siècle était superstitieux sans être poète), au moins diviniser sa personne. On se prit à lui essayer par avance la divinité dont il ne devait jouir légalement qu'après sa mort et dont il se railla en mourant. Vespasien fit des miracles. D'après Tacite, Suétone et Dion, tandis que, récemment proclamé empereur, il était à Alexandrie attendant que ses lieutenants lui eussent conquis le monde, deux hommes du peuple s'approchent de son tribunal, l'un « connu pour aveugle », l'autre paralytique de la main ou se disant tel. Tous deux ont vu en songe le dieu Sérapis leur ordonnant de demander leur guérison au nouveau César. Ils le prient d'humecter de sa salive les joues et les yeux de l'aveugle, de marcher sur la main du manchot. Il hésite ; les médecins con-

vit fore ut ab eodem brevi solveretur, verum etiam imperatore, dit Suét., *in Vesp.*, 5. — Dion, dans Xiphil., LXVI, 1, en dit autant.

sultés déclarent que les deux maladies ne sont pas tout à fait inguérissables ; mais, courtisans plus que médecins, ils ajoutent que les dieux sans doute ont réservé cette cure à Vespasien. Encouragé par ses flatteurs et par la foule, Vespasien tente l'épreuve. L'aveugle voit, le manchot reprend l'usage de sa main. Ce n'est pas assez de ce miracle ; Vespasien, reconnaissant et encouragé, entre dans le temple de Sérapis ; il ordonne que personne ne l'y suive ; et cependant, après avoir longtemps prié, lorsqu'il se retourne, il aperçoit son affranchi Basilides lui présentant les pains, la couronne et la verveine pour le sacrifice. Or ce Basilides était demeuré, goutteux et hors d'état de se mouvoir, à quatre-vingts milles (vingt-six lieues) d'Alexandrie. Vespasien, sorti du temple, demande si les prêtres ont vu entrer Basilides ? ils n'ont vu personne ; — si on l'a vu dans la ville ? nul ne l'y a rencontré ; — si ce jour-là et à cette heure Basilides était au lieu où il l'avait laissé ? il y était : et cette apparition surnaturelle était d'autant plus significative, que le nom même de l'homme était un présage et rappelait la royauté (*βασιλεύς*)<sup>1</sup>. Tout était donc miraculeux autour de Vespasien ; il avait dépassé les limites de la condition humaine ; c'était un empereur élu par les dieux<sup>2</sup>. Rien n'était

1. Suet., *in Vespas.*, 7. Tacit., IV, 82. Dion apud Xiphilin, LXV, p. 736-737. Hégésippe, *de Excidio Hierosol.*, IV, 26  
2. Ministerio divino principem electum. Tac., IV, 81.

plus pour lui ni incroyable ni impossible<sup>1</sup>. Son pouvoir naissant se revêtit d'un prestige surhumain que les pouvoirs précédents n'avaient pas eu, et une auréole céleste entoura la figure bourgeoise, ridée, *similem nitenti*, du maquignon sabin, vieil amant de la vieille Cénis.

Il fallait certes une rare puissance d'imagination pour faire de ce général sexagénaire, fils de maltôtier, très-prosaïque et très-avare, la veille encore disgracié de Néron, un Messie pour les Juifs et un dieu pour les païens. Il fallait que Josèphe fût bien à court, le peuple juif bien embarrassé, Rome bien affamée de surnaturel, le monde bien en quête d'un Dieu manifesté sur la terre, pour aller le chercher sous la tente de Vespasien. Cet exemple et d'autres que nous rapporterons plus tard prouvent quels étaient alors l'attente impatiente, les espérances inquiètes, les besoins non satisfaits des peuples, ce qu'ils avaient attendu et ce qui leur manquait.

Ainsi l'enthousiasme des superstitieux et l'inquiétude des gens paisibles, l'avidité des soldats et l'am-

3. *Cuncta suæ fortunæ patere ratus, et nihil ultra incredibile. Tac., IV, 81, 82. Auctoritas et majestas, ut scilicet inopinato et novo principi, deerat; hæc quoque accessit. Suet., in Vespas., 7. Et Dion : C'est ainsi que la divinité le revêtit de sa majesté, τὸ μὲν θεῖον τοῦτοις αὐτὸν ἐσεμνυμέν.*

A plus forte raison, la race de Vespasien a-t-elle été divinisée par les poètes qui ont écrit sous son règne :

Ex in se Curibus virtus cœlestis ad astra]  
Efferet et sacris augebit nomen Iulius  
Bellatrix gens baccifero nutrita Sabino.

SILIUS ITAL., III, 594.

bition des chefs, l'esprit romain et l'esprit provincial, s'unissaient pour jeter l'Orient tout entier sur les pas de Vespasien. Dans une assemblée tenue à Béryte, le fils du publicain Sabinus apparut entouré de l'élite des deux armées de Judée et de Syrie, en présence des monarques vassaux de Rome, au milieu d'une pompe impériale et militaire, distribuant des commandements, faisant des sénateurs, traitant avec les rois des Parthes et de l'Arménie. C'est là que, reconnaissant en Josèphe un véritable prophète, il lui rendit solennellement la liberté. Devant les chefs de l'armée, il voulut, non pas détacher les fers du prisonnier juif, mais les couper avec la hache de sa propre main, le traitant ainsi, non comme un captif qu'on amnistie, mais comme un ami méconnu qu'on relève et qu'on honore<sup>1</sup>.

La cause de Vespasien gagnait même du côté de l'Occident. Les légions d'Illyrie, de Bretagne, d'Espagne, ne tardèrent pas à lui témoigner leur sympathie<sup>2</sup>. Cette cause était celle des provinces, mais des provinces amies de la civilisation et du repos ; c'était celle de Rome, mais de Rome équitable et pacifique ; c'était celle de l'armée, mais de l'armée patriotique et obéissante. La cause de Vitellius au contraire, indifférente aux provinces, peu aimée dans Rome,

1. Jos., *de B.*, IV, 37, 38 (10, 6, 7).

2. Monnaie de la première année de Vespasien : HISPANIA femme debout avec deux épis et deux javelots).

étrangère à la plupart des légions, n'était plus que la cause de son armée.

Et elle-même, qu'était cette armée? On se dégrade bien vite après de pareils succès. Ces légionnaires de Germanie, jadis les meilleurs soldats de l'empire, n'étaient déjà pas les mêmes hommes. Et quant à leurs chefs, il faut comprendre que l'orage des guerres civiles avait fait monter à la surface l'écume du monde et celle des armées. Les chefs éprouvés des légions étaient prisonniers ou disgraciés. Somme toute, les héros de ces guerres se valaient. Othon, entrepreneur des plaisirs de Néron; Vitellius, palefrenier de Caligula; Mucien, flatteur disgracié de Néron; Vinius, voleur à la table de Claude; Cécina, jadis puni pour concussion; Fabius Valens, histrion des fêtes néroniennes; d'autres que nous verrons sur la scène de l'histoire, un Antonius Primus, condamné pour faux; un Arrius Varus, délateur de son général auprès de Néron<sup>1</sup>; tous ces aventuriers du palais et de l'armée étaient dignes de s'entendre. Il n'y avait pas là d'homme capable de se roidir contre la fortune et de demeurer sottement fidèle à une cause à demi vaincue. C'étaient donc, avec des soldats énervés et faciles à vaincre, des chefs corrompus et faciles à gagner. Vespasien avait la double chance de battre ses adversaires et de les acheter. Dans de pareilles luttes où la satisfac-

1. Tac., *Hist.*, I, 10, 53; III, 6, 62.

tion des appétits joue le rôle principal, le dernier venu a facilement raison du premier arrivé, les avides des satisfaits, les affamés des rassasiés.

Aussi, en face d'une victoire aussi probable, y eut-il émulation à qui en aurait les honneurs. La question ne fut pas de savoir si Vespasien serait vainqueur, mais par qui il le serait, qui mettrait le premier la main sur l'Italie conquise, qui servirait le mieux cette cause assurée du succès, ou en marchant pour Vespasien si l'on était engagé avec lui, ou, si l'on était engagé avec Vitellius, en trahissant Vitellius. Les soldats eux-mêmes, proclamant Vespasien en Orient, disaient qu'il fallait se hâter, sans quoi le sénat prendrait les devants, et, en proclamant Vespasien, leur volerait leur empereur<sup>1</sup>.

Dans ce facile enthousiasme, c'est Vespasien qui semble le plus lent de tous; il est le premier dépassé. Avare et circonspect, au lieu de marcher sur l'Italie, il reste en Orient, levant des impôts, et remplissant par tous les moyens possibles et impossibles la caisse de sa révolution<sup>2</sup>; il s'éloigne même encore plus, il va en Égypte s'assurer d'Alexandrie, la clef de la mer et le grenier

1. Jos., IV, 36 (10, 3).

2. « Les Alexandrins raillaient son avarice et lui criaient : Tu demandes une aumône de six oboles. Il se fâcha malgré sa douceur habituelle et fut à grand'peine apaisé par Titus. Les Alexandrins n'en continuèrent pas moins à dire : Il faut lui pardonner, il ne sait pas encore son métier de César. » Fragments de Dion Cassius publiés par le cardinal Mai, *Scriptores veteres*, t. II, p. 219.

de Rome. Il laisse Mucien prendre la tête de la guerre; Mucien marche vers l'Occident, pour établir à Rome une royauté, qui, dans sa pensée, sera de droit celle de Vespasien, de fait la sienne <sup>1</sup>.

Mais Mucien à son tour va se trouver devancé. Pendant qu'on proclamait Vespasien en Syrie, on l'a proclamé aussi sur le Danube. Le Toulousain Antonius Primus a, de son chef, soulevé les légions de Pannonie, de Mésie, de Dalmatie, déjà favorables à Vespasien (août 69) <sup>2</sup>. Sept légions que Vespasien ne connaît seulement pas sont prêtes à marcher pour lui; elles envoient des proclamations aux soldats vaincus et à peine dispersés d'Othon. Des chefs prudents leur parlent bien d'attendre, de se rallier, de garder les portes de l'Italie jusqu'à ce que Mucien arrive. Mais Antonius, avec une voix tonnante, une éloquence sauvage, traite ces lenteurs de lâchetés. Les soldats ne demandent qu'à le suivre; et, sans même les réunir tous, il part avec l'élite des troupes, laissant aux autres l'ordre de le suivre, légion par légion, dès qu'elles le pourront. Il franchit les Alpes juliennes, pousse sans résistance jusqu'à Padoue, se saisit de Vicence, de Vérone et même de Ferrare (*Forum Allieni*, octobre 69) <sup>3</sup>.

1. Tac., II, 82-84. — Jos., IV, 40 (111). — Xiphil., LXV, 9.

2. Tac., II, 85, 86. — Jos., IV, 37 (10, 6). — Xiphil., LXV, 9. Octavo imperii Vitelliani mense, dit Suet., *in Vit.*, 15.

3. Voici à peu près le chiffre des troupes qui marchèrent pour Vespasien :

1° Mucien emmène avec lui (Tac., II, 83) :

Cependant le parti de Vitellius, au cri d'alarme qui l'éveille, a peine à secouer son ivresse. Ces soldats de Germanie, braves toujours, mais amollis, acceptent bien le péril, n'acceptent pas la fatigue. Ils se mettent en marche, sans ordre, sans discipline, leurs armes pendantes à la selle des chevaux, leurs chevaux mêmes engraisés et alourdis comme eux. Que feront-ils contre les troupes de Mésie et de Pannonie, habituées à guerroyer tous les hivers contre les Daces et les Sarmates, sur la glace du Danube ?

Quant à leurs généraux, Vitellius n'a jamais été homme de guerre. Fabius Valens, fidèle, mais engourdi par la débauche, ne marche pas sans un cortège de courtisanes et d'histrions. Cécina, plus éveillé, mais éveillé pour la trahison, négocie en secret avec

La 6 <sup>e</sup> légion . . . . .	6,000 hom.	} 19,000 hom.
Vexillaires des autres légions d'Orient . . . . .	13,000	
2° Le mouvement danubien sous Antonius comprend (Tacite, II, 85, 86) :		
Légions de Mésie (7 <sup>e</sup> Claud. et 8 <sup>e</sup> ) . . . . .	12,000 hom.	} 60,000
Légions de Dalmatie (11 <sup>e</sup> ) . . . . .	6,000	
— Pannonie (7 <sup>e</sup> Galb. et 13 <sup>e</sup> Gemina) . . . . .	12,000	
Auxiliaires dalmates . . . . .	6,000	
Autres auxiliaires, parmi lesquels deux rois suèves . . . . .	24,000	
3° Antonius forme plus tard (III, 50), en Italie une légion tirée de la flotte de Ravenne . . . . .	6,000 hom.	} 11,000
Il s'y joint une <i>ala</i> et 8 cohortes avec des auxiliaires dans la Norique (III, 5) . . . . .	5,000	
Total . . . . .		90,000 hom.

l'ennemi. Tout ce monde s'arrange pour ne pas se compromettre avec le César du lendemain. Dans le sénat, tout en faisant officiellement des vœux pour Vitellius, on n'ose médire de ses ennemis, et, comme dit Tacite, on tourne timidement autour du nom de Vespasien. Dans leurs proclamations, les chefs flaviens sont pleins d'insolence ; les chefs vitelliens, Vitellius lui-même, ménagent Vespasien. Ainsi les deux partis ont conscience, l'un de sa force, l'autre de sa faiblesse.

Bientôt les défections éclatent. Le commandant de la flotte de Ravenne la livre à l'ennemi. Cécina voudrait lui livrer ses légions. Mais celles-ci ne le veulent pas ; elles saisissent le traître, le mettent aux fers ; et c'est une armée révoltée, en désordre, sans chef, traînant après elle son général enchaîné, qui va à la rencontre de l'armée d'Antonius <sup>1</sup>.

Mais, comme dans cette guerre il faut toujours que les chefs flaviens prennent les devants les uns sur les autres, Antonius, qui a entraîné son armée, est lui-même à son tour entraîné par son armée. C'est un autre aventurier, placé sous ses ordres, Arrius Varus, qui, malgré son général, engage la seconde bataille de Bédriac (vers le 30 octobre 69), dans ces plaines où deux fois en six mois le sort de l'empire romain fut tranché. La lutte est violente, mais courte et décisive. L'avant-garde vitellienne, rencontrée en avant de

<sup>1</sup> Tac., III, 1-14. — Jos., *de B.*, IV, 41 (II, 2, 3). — Xiphil., LXV, 10, 11.

Crémone, est rejetée dans cette ville ; six légions, arrivant au secours, sont battues dans un combat qui dure toute la nuit ; le matin, leur camp, où elles se réfugient, est emporté ; le soir, Crémone est prise, malgré Antonius lui-même, qui eût voulu retarder l'assaut : tout cela en moins de deux jours. Crémone est inondée de sang, incendiée, détruite. Crémone était une ville opulente ; une foire célèbre y avait attiré en ce moment les marchands de toute l'Italie : c'était une belle proie que le soldat voulait saisir par un assaut avant que le général se l'assurât par une capitulation <sup>1</sup>.

Ce qui se passa du reste dans cette action caractérise bien les guerres civiles et l'indifférence qu'y porte souvent le soldat. Depuis surtout que Vitellius avait éloigné ses auxiliaires barbares et que la lutte se passait un peu plus entre Romains, ces hommes se combattaient, mais ne se détestaient pas. Les drapeaux et les armes étaient les mêmes, souvent la langue. Pendant la bataille, les habitants de Crémone apportent des vivres aux vitelliens ; ceux-ci les partagent avec leurs adversaires, et il y eut un moment de trêve où l'on mangea pacifiquement ensemble avant de recommencer à s'entretuer. Un fils eut le malheur de se rencontrer face à face avec son père, et de lui donner la mort ; son désespoir, après qu'il eut reconnu le

<sup>1</sup> Tac., III, 15-31. — Josèphe, IV, 42 (II, 4). Dion apud Xiphilin et Theod., LXV, 11, 14.